

Carnet de voyage

Joël Des Rosiers

Numéro 45, été 1990

Le désert

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15000ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Des Rosiers, J. (1990). Carnet de voyage. *Moebius*, (45), 49–58.

CARNET DE VOYAGE*

Joël Des Rosiers

I. La porte du sud

Dans l'ancien pré qui sert de souk au sud de Goulimine, quelques maigres dromadaires l'air benêt s'ennuient... d'une improbable mévente... peu dérangés par les frasques d'un vieux Berbère édenté, caracolant sur un dromadaire tout aussi élimé, arnaché en la circonstance de rouge et de vert aux couleurs du Maroc. Monture jamais ne sied autant à cavalier. Couple hilarant s'il en fût.

Il est vrai que les bêtes semblent complètement indifférentes au va-et-vient des Africabus bondés de Nords-Américains et d'Allemands auxquels un *tour-operator* a fait croire que Goulimine était encore le portail du Sud, la grande porte du Sahara et qu'ils allaient enfin rencontrer les célèbres hommes bleus, venus des confins de Mauritanie troquer chameaux et argenterie contre blé et orge et, que le soir venu, ils chanteraient avec eux au rythme de la Guedra, la danse du désert. Ô lyrisme pompier des dépliants touristiques!

Les autocars vident leurs troupeaux de touristes sur l'ancien marché aux chameaux devenu au fil des ans un encan de petites chèvres noires. Celles mêmes qui ça et là

sur la route de rocaïlle, dans l'encavement des oueds, brouettent les jeunes pousses des arganiers, grimpées dans une irréaliste acrobatie sur les hautes branches de cet arbre du tertiaire, spécifique au Maroc et véritable pâturage suspendu. Dans la cohue et les bêlements de bêtes à cornes et de musulmans vivants, au visage rude et sévère, comme les lieux, une femelle vient de mettre bas : un petit animal noir, tout gluant, jaillit à la lumière si intense qu'il pousse un cri pareil à celui d'un enfant d'homme et qui, un moment, me stupéfie. Le chevreau est vite réconforté par un jeune berger, beau comme le prophète dans sa djellaba brune et qui dans une sollicitude très ancienne protège le nouveau-né de l'enthousiasme des enfants.

Il est bientôt midi. La voix nasillarde du sermonnaire dans sa niche en haut du minaret ou peut-être un disque se répand en psalmodes alentour, rappelle aux fidèles l'heure de la dévotion. Les touristes, sourds à la parole d'Allah, tout comme moi d'ailleurs, repartent vaguement contrits de n'avoir pas pu se faire photographier en compagnie de ces fameux Touaregs, la photo aurait épaté les copains. Ils se rattraperont en envoyant une carte postale avec chameaux, hommes bleus et dunes de sable; l'imagination fera le reste. Au demeurant, le contraste entre les Blancs roses de peau, vêtus de T-shirts et de bermudas multicolores, et les Berbères cuivrés dans leurs longues gandouras de laine brune, noire et ocre, avait quelque chose de saugrenu, d'incongru, de disjoint qui me heurtait. Je me lassai vite de ce spectacle. En dépit de la fébrilité économique associée à leur passage, le départ des Européens, occidentaux sans mémoire, avaricieux d'exotisme, me sembla presque un soulagement.

Dans le souk les dernières transactions sont âpres; le marché au terme d'un examen de la dentition de l'animal conclu d'une poignée de main et suivi quelquefois, à hauteur du contentement des protagonistes, d'embrassades.

«Ça fait longtemps, m'apprend Mustapha, jeune marchand de caprins, que les nomades ont déserté Goulimine.» À cause des conflits qui immanquablement éclataient entre eux et les sédentaires, qui pour la destruction des récoltes par les chameaux, qui pour non-paiement des redevances de stationnement sur leurs terres. Sûrement davantage pour les

rancoeurs séculaires opposant peuple des sables aux pasteurs. «Maintenant, ironise M., on emmène les chamelles au marché pour voir les touristes; ça fait monter leur lait!» Quant aux nomades ils campent bien plus loin. Vers Aït-Boukha, aux contreforts de l'Anti-Atlas.

Une fantasia motorisée à dos de 4 L

La piste de latérite s'élanche vers un Sud Maroc encore peu connu. L'ocre des villages fortifiés par de hautes murailles de rondin et de terre se mêle dans un spectre inouï à celui de l'air. Toute lumière désormais rougeoit sur les hommes, les bêtes, les kasbahs... et les femmes accroupies à l'ombre avare des murs en pisé dans leurs djellabas noires ne sont pas des chimères. Un autre monde ici s'engendre qui ressemble à l'éternité. Derrière ces hautes demeures solennelles et carrées, toute vie semble exclue. Pure impression. Est-ce l'émotion qui m'abuse? Car depuis huit jours je ne me soutiens guère que d'impressions. Vivre sous l'assaut des impressions, sous la grande manoeuvre des images sans plus penser, est à la fois un plaisir et une douleur; douces tenailles comme si la rumeur du vrai s'accordait au chant du simulacre dans ce décor des origines.

À la première kasbah rencontrée, à trente kilomètres à l'est de Goulimine, Mustapha est descendu palabrer avec le chef du village car ici la parole donnée a encore un prix et pour rencontrer les tribus nomades il faut l'accord du sheik. La négociation s'éternise en heures... au bout desquelles, écrasé de lumière, rompu de dépaysement sans doute, je me suis engourdi sur la banquette arrière de la 4 L.

Une ou deux heures passent — je ne sais plus — je suis brusquement réveillé par un bruit sourd. Un homme plus bleu que moi cogne au pare-brise. Hélas! ce n'est que leurre. Mes yeux enciellés reconnaissent vite la mine déconfite de Mustapha; les nomades ont quitté l'endroit depuis deux jours déjà en direction de la palmeraie d'Aït-Boukha, que si je voulais m'y aventurer... Bien sûr que je veux y aller! La palmeraie se trouve de l'autre côté des oueds, plus au sud. En repassant par Goulimine, je m'approvisionne en eau

embouteillée, en pains ronds et épais puis j'achète machinalement *Libération* du 19 mars 87 que je jette dans un fourre-tout en maroquin havane, acheté quelques jours plus tôt à Marrakech. L'odeur du cuir frais embrase la voiture.

La déconvenue de tout à l'heure m'a quelque peu refroidi, sans pour autant m'enlever un zeste d'espoir, surtout que ça passe entre Mustapha et moi. Au feeling, je sens que je peux suivre ce jeune homme plus désœuvré que marchand de chèvres et qui se délite dans ce cénacle de sable.

Jusqu'à Asrir, la piste est goudronnée et s'enhardit dans une mouvance de plateaux nus, de gués âpres et pelés. Les oueds ont perdu toute eau, si jamais il y en eut, et dans quelque mare aléatoire des lavandières étirent les dernières gouttes du précieux liquide. Au bout de trois kilomètres, la piste redevient terre, reprend ses droits coutumiers, bifurque vers le Nord-Est, prenant l'aspect d'une immense pelade d'argile, trouée par touffes par la couronne verte et têtue des arganiers, relique écologique dont les habitants tirent une huile comestible.

Deux heures durant nous roulons.

Un coup de sirocco au plus torride du Sahel a soulevé le sable des dunes. Je rêve à la mer. Le silice mêlé à la sueur colle à l'épiderme en une fine pellicule rougeâtre. D'instinct, gestuaire solennel et silencieux, M. remonte son litham sur le nez et du regard indique le chemin des crêtes... en contrebas, dans un délicat fondu enchaîné bleuâtre, une image (non glacée sur carte postale) devient de plus en plus précise. Apparition presque innommable comme sans explication physique, insoutenable comme privée de réalité. Dans cette incandescence sèche, c'est l'oasis d'Aït-Boukha. Je ne ressens nulle soif. Je suis ému... je crois... voire hébété.

II. Hommes de nulle part

La palmeraie respire sous la brise. Elle s'étend sur sept kilomètres, courue de sentiers fleuris et de rigoles d'irrigation, véritable poumon du désert. C'est le domaine de Blid, huit ans, le fils du Sheik El Mahjoub, et de ses trois demi-soeurs, à peine adolescentes. Elles me regardent amusées de

leurs prunelles charbonneuses, diamants noirs que je dérobe un instant. Petites gazelles à peau mordorée, dans leurs sarouels grège, vert bouteille, chocolat, un peu usés, elles ondoient, s'esclaffent, pavanent, rayonnent autour de moi dans une parade gracile. Des bracelets d'argent tintent à leurs chevilles. Elles portent au cou des colliers d'ambre et d'émail. Voilà qu'elles rient de ma lassitude. Avant que je ne me meuve, même avec parcimonie, déjà elles s'enfuient vers un surplomb moutonneux. Mounia. Saïda. Khyrat. Elles dansent. Sous effet, euphorisé, enamouré, je ne sais rien d'elles. Elles savent tout de moi. On dirait des ménines de Velasquez. Mes petites Salomé au parfum de santal.

El Mahjoub est un petit homme hors d'âge, sec, noueux, au visage léché de ridules, stigmates de sable de lumière de vent. Telles de minuscules oueds qui lui confèrent une rude majesté. Il règne sur le hameau, ses enfants, ses trois femmes, les lopins loués chaque année aux nomades. Introduit par Mustapha, je suis salué de main à main. Pacte spontané. Il m'embrasse avec pudeur.

Rituel d'un autre temps, Bleid est envoyé en éclaireur annoncer notre visite. Agile, féline, la petite estafette aux pieds nus disparaît en un éclair derrière les bosquets. Sa frêle silhouette d'enfant connaît déjà le chemin des hommes. Au détour d'un mamelon de stuc, Bleid nous rassure d'un signe de la main. La petite troupe s'ébranle. Sans hâte elle chemine à travers l'herbage des dunes.

La tente est là, immense, irréaliste, vaste dais en laine de chameau, dressée à l'ombre des palmiers, vaguement dissimulée par un muret circulaire. Deux hommes se lèvent, viennent à ma rencontre. Scène immémoriale. L'étranger accueilli par les hommes des sables. Hommes de nulle part, tendez-moi vos bras. Sous le ciel safran, la palmeraie frissonne comme je me sens tressaillir, basculer vers une mémoire longtemps enfouie. Enfin, bien qu'indistinctement, je reconnais le lieu de mes hantises, l'écho lointain d'un théâtre privé.

— Voilà trente-sept nuits de marche forcée que nous venons d'accomplir.

— Quarante-sept nuits de tribulations à couvrir la piste en sens inverse jusqu'à Timbouctou.

— Voilà dix ramadans (dix ans) qu'il n'a pas plu au Sahel.

— Voilà que nous repartons dans trois jours et que tu nous arrives au cinquième jour de la semaine (vendredi 20 mars 1987). Allah! Inch Allah! Bonté du Dieu vivant!

Badr' (l'aube), 34 ans, Chbib 26 ans debout, beaux, altiers dans leurs djellabas indigo, leurs lithams noirs descendus autour du cou, me couvrent d'un déluge de mots de bienvenue, d'hommage, d'accolades, exaltent l'hospitalité envers l'étranger qu'ils n'ont jamais vu mais qu'à l'évidence ils attendaient si tant est que je fusse vraiment étranger à ces lieux. Tant de paroles heureuses dans une langue (le touareg) aussi vieille que les Pyramides, que je ne comprends pas, me comblent car ce moment vaut toutes les tourmentes du vent, tout son pesant de sable fin pour aboutir sous cette tente.

Nous sommes assis à même les tapis en laine tissés par les femmes. Leur ingéniosité interpelle dans un entrelacs de formes abstraites une liasse de couleurs vives, indigo, safran, rouge carmin, ambre, vert émeraude. L'odeur de la menthe, du thym, de l'ambre infuse le lieu, s'imisce dans mes vêtements. Le thé à la menthe hurle de joie sur un brasero; nous en buvons des rasades brûlantes archisucrées. C'est l'usage.

Badr' coi, brun, longues mains fines aristocratiques, l'oeil de jais dans sa langue d'ornières et de rocaïlle, fait : «C'est un grand jour dans ma vie Inch Allah!» Je défais : «Allah Allah!» Sans peser la religiosité de mes invocations prononcées inconsciemment pour appeler à témoin une personne tierce. Quelque chose comme l'Être, pure reptation des choses et des êtres. Pressé de questions, à mon tour d'évoquer l'île natale, peu visitée, le pays de l'enfance, l'Europe, l'Amérique, mes pérégrinations au gré des études, de l'exode des aînés, mon métier de médecin (toubib), mes enfants dont je dévoile les photos. Badr' n'a pas vu les siens depuis un ramadan. Les larmes au Sahel ne sont pas faites pour pleurer. Cependant que nous parlions de la vie, l'ordinaire comme l'ancestrale, Chbib défait un cadenas à glissière magnifiquement ouvragé d'émail et de bronze, ingénieux avec sa clé plate. D'un havresac en peau de chèvre, il

extrait une grande robe tout aussi indigo et un foulard tout aussi noir. Les deux hommes me vêtent lentement. Badr' noue le litham autour de ma tête, main savante, main ancienne, main du vent. La langue résonne dense, hachée, tendue, apte.

— C'était inutile de nous raconter tout cela. Nomade, tu es comme nous. Le désert souffle dans tes yeux. Toubib El Soudani! désormais tu es Toubib El Soudani! Sorcier ou médecin du Soudan, du Niger, du Mali, de Timbouctou, de Tingl'nasset!

Dans ma tête des images télévisées s'embusquent. Vidéo-clips avec panoramique sur Sahel. Le Paris-Dakar. La voix de fausset de Daniel Balavoine chantant l'Aziza. Des enfants ballonnés amorphes, assaillis de mouches, des mères sans larmes sans entrailles, le bétail en squelette. Le tout sur la musique d'angoisse d'un balafon dément. Soudain je mesure l'intensité des retrouvailles. D'errance je suis. Encore que mes racines mythiques ne puissent plus être reconstruites, toute archéologie personnelle désormais inutile, je suis d'ici. Du Mali. Peut-être du Niger. Vrai ou faux. Qu'importe. Un très bref instant j'ai une vision d'Afrique. Dolente Afrique. Mauvaise mère qui a vendu ses fils. En silence je balbutie un court poème comme pour repousser le blasphème, pour étreindre les mots.

ce soir la sédition de la page
hante les savanes de ma mémoire
le jour cède la nuit
pour qui geint sous le Tropicque

La poésie est donc ce nectar puisé à la source du sentiment religieux.

Badr' et Chbib viennent de loin. Au plus loin. Leur périple sahélien à dos de chameau les ont menés de Timbouctou à Tingl'nasset, de l'Algérie au Niger, de la Mauritanie au Sud-Maroc. Hostile immensité. Contrée de désertitude de famine de désolation. Le Sahel limitrophe de tous ces pays dont ils transgressent les frontières depuis des siècles. Le reste de la caravane est demeuré en retrait, dans la montagne, sur les pentes de l'Anti-Atlas, à l'abri de la soldatesque avide de taxes et distributrice d'amendes. Car

ils sont venus comme ils viennent tous les ans, troquer chamelons contre céréales, ces peuples qui ne cultivent rien sinon leur totale liberté.

Sur le tapis, écrin moelleux et empoupré, Chbib étale avec soin des bracelets, des colliers d'argent à motif de dunes, des théières d'étain, des tabatières de cuir à chamarrure jaune et rouge, des colliers parfumés formés de grappes de clous de girofle. Un rai de lumière passant entre les lés décousus de la tente fait scintiller cimenterres, dagues, poignards et les splendides marteaux de bronze à tête de gazelle sertis de pierres précieuses servant à casser les blocs de sucre. La famine est si violente au Sahel que les familles dans le dénuement le plus inhumain doivent souvent à contrecœur se défaire de leurs souvenirs les plus précieux. Telle dague à fourreau d'ivoire et d'argent, ayant appartenu à un saint homme qui s'en est séparé au bord des larmes, est offerte pour mille quatre cents kilos de blé. Un seul Dieu, un seul prix. Les hommes bleus ne connaissent pas la valeur de l'argent, tout se négocie en céréales, depuis des siècles. Inch Allah!

Exalté, émerveillé, j'emporterais ce trésor. Tous ces objets inanimés précieux à force de parler pour les hommes. La courbure de l'argent sous la main de l'homme, l'assemblage du girofle par la patience des femmes, la science des coloris sur la laine du chameau — étrange alchimie de l'indigo, du savoir des hommes, de l'industrie du temps. Quelque détour d'hypocrite esthète que je prenne, ces fragiles créations en dépit de leur beauté s'imposent à moi non pas comme les vestiges d'une civilisation menacée (seuls les ethnologues pleurent les civilisations disparues) mais comme un moyen simple et utile de soulager — fût-ce temporairement — la détresse de quelques centaines d'êtres humains. Alors j'achète. Je me débarrasse de mes dirhams, de mes chèques de voyage aux mains du Sheik, convertis en pesant de céréales. Orge, blé, millet nourriront la tribu. Allah!

Le jour s'incline. La nuit s'ouvre à demi, répand son fluide. À l'invitation du Sheik El Mahjoub, nous partons

vers une source gardée par un palmier solitaire. L'heure est douce. La roche rougeoit longtemps sous la lumière du soir. Je m'allonge sur la pierre encore tiède, voluptueux parmi les saxifrages, les pieds dans le bouillon de l'eau, la tête dans la tendresse des nuages. La source jaillit d'une rivière souterraine, forme un étang assoupi où trempent de rares poissons sous une claie de joncs puis amorce doucement sa descente vers l'Algérie lointaine.

Au retour, les nomades nous accueillent aux flambeaux de palmes séchées. Pendant que les insectes mitraillent la nuit de leur musique d'enfer, nous faisons bombance, les mains nues, autour d'un plat de couscous aux légumes et à la viande de chameau, agrémenté de dattes, de lait caillé, de chamelle, de thé brûlant. Toute la nuit nous chantons. Rythmes berbères et mélodie touareg. Entrecoupés de saccades yanvalou, pétro, rara, que je feignais de connaître ou que je tirais avec plus ou moins de bonheur de mes souvenirs d'enfant. Ma performance semble ravir mes hôtes et conforter l'idée de mon appartenance à ce lieu. Sans les femmes de la tribu, la Guedra sera pour une autre fois.

Et Badr' d'honorer la clémence des étoiles, la vieille complicité entre les hommes et les astres.

— Ces trois en ligne assez droite mènent à Timbouctou.

— Celle-ci plus brillante que les autres à Tingl'nasset.

— Ce chapelet de cinq illumine la route vers la Mauritanie.

— À mesure de la marche, d'autres lampes apparaissent sur les hauteurs de la piste.

Il faut partir. La ville me vient en rêve. Je hais les adieux dans la nuit frileuse. Badr' m'étreint avec conviction : «C'est le plus grand jour de ma vie, Toubib El Soudani.» Chbib me raccompagne jusqu'à la voiture. Timide, intrigué, fasciné, séduit il veut essayer le chameau à moteur. J'acquiesce à sa demande avec une vague répugnance comme si sa manière de s'asseoir sur le siège avant, volte-face, le dos contre le pare-brise, revêtait le caractère d'un acte enfantin, peut-être même ridicule et indigne de lui. Au démarrage, il hurle de terreur et de joie, pousse un cri orphelin dont la nuit s'accommode. Au bout de cinq cents

mètres, l'odeur de l'essence, le bruit de la machine, le progrès, l'Histoire avec ses djinns malfaisants le rendent nauséeux et misérable. Saoulé de peur, du malheur de son peuple, il manque s'effondrer, défaillir dans mes bras.

Dès lors je ne me suis jamais senti si pitoyable à mon tour, si douloureusement démunie à proportion exacte du malaise de cet homme robuste et de la cruelle vanité de ma science de toubib en cet instant, héros capable d'affronter les dimensions les plus extrêmes sur qui l'Histoire, la bouche, mère trop belle, n'a eu aucune prise.

Sous son apparente pugnacité, Chbib est le plus fragile des hommes.

Je tremble encore pour lui. Pour Badr'. Ce qui les menace, ce n'est ni l'obscurité abyssale de la nuit ni les fausses promesses de l'aube. Ce peut être quelque chose d'indicible — hors du plaisir de dire, hors du lieu, hors du récit, hors même la capacité de la langue — où mon souvenir cache un rêve qui recouvre l'indigence d'un prodigieux destin. Surhumain. Trop surhumain.

Badr'. Chbib. Vainqueurs du temps. Seigneurs de vastitude, mes semblables, mes frères, lors même au gré des dunes l'étoffe de vos silhouettes s'éloigne, bleue, je vous suis des yeux dans le sillage du sable. J'emporte de vous quelques photographies où j'ai immobilisé la douceur de vos mâles visages au bord du vide, et mon sentiment infable, une part de moi-même à jamais est restée sous votre tente.

* Extrait de *Tribu*, Triptyque/La vague à l'âme, automne 1990.